

Le poil est un arbre

Oldřich Wenzl, Zbyněk Havlíček, Albert Marenčin, Vratislav Effenberger,
Stadislav Dvorský and Pavel Řezníček

Volume 25, Number 5 (149), October 1983

Tchécoslovaquie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30598ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

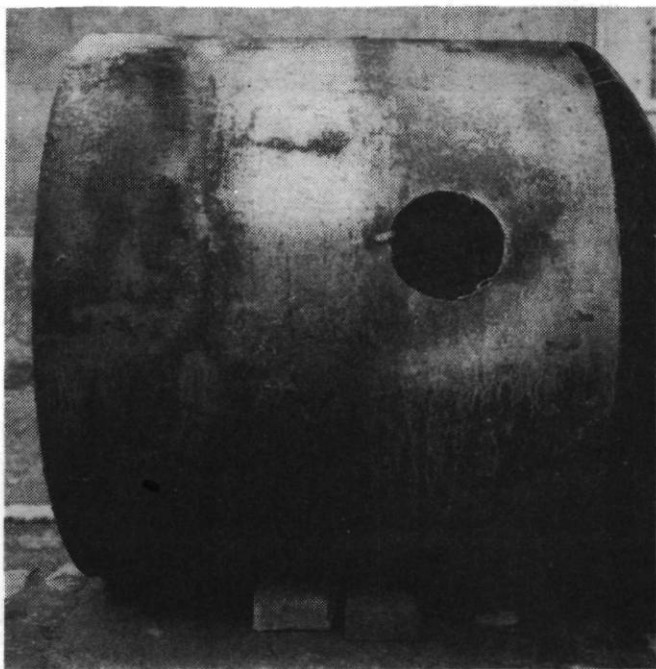
[Explore this journal](#)

Cite this article

Wenzl, O., Havlíček, Z., Marenčin, A., Effenberger, V., Dvorský, S. & Řezníček, P.
(1983). Le poil est un arbre. *Liberté*, 25(5), 52–67.

3.

Le poil est un arbre



Les surréalistes tchèques font-ils partie des poètes de leur pays, ou plutôt de ceux du surréalisme? On sait que la question a pu être posée, on sait aussi que les surréalistes eux-mêmes ne sont pas très férus des frontières nationales. N'empêche qu'on trouve parmi eux, en Tchécoslovaquie, plusieurs poètes impor-

tants, depuis la génération de Nezval (qui a lui-même adhéré au mouvement dans les années trente) jusqu'à la plus jeune. Et ce qu'ils partagent avec leurs homologues «étrangers» n'est pas plus important, dans leur œuvre, que certaines qualités «spécifiquement tchèques». Quelques-unes de ces qualités s'y trouvent même intensifiées au point d'apparaître comme en condensé: ainsi l'humour et l'identification de la poésie à une exigence morale (ou «critique»), à laquelle il est, ici, lié plus étroitement qu'ailleurs*. Il est bien significatif, à cet égard, que le «paysagisme» et la mémoire «campagnarde» de la poésie tchèque en général aient rencontré dans ce contexte une sorte de mise à distance ironique, qui les coupe définitivement de tout idyllisme passéiste; je pense en particulier à certains textes de Dvorský où la nature n'apparaît plus que sous forme de lambeaux ambigus, repoussés par les mots comme vers le fond des jumelles retournées.

Ce goût du sarcasme agressif, parfois poussé jusqu'à celui de la mystification (Rezníček, Wenzl), n'exclut certes pas la rêverie; et pas seulement chez les auteurs comme Havlíček, Novák ou Marenčin, où il entre en symbiose avec un lyrisme «manifeste». Le territoire surréaliste, en Bohême comme ailleurs, est bien un des plus mystérieux de tout son paysage poétique. Du moins lorsqu'on est prêt à affronter, à la place d'énigmatiques passantes, d'oiseaux de feu ou de lampes ailées, les énigmes d'un univers plus terrestre: celui qui n'est hanté, comme le nôtre, que par des tas de planches ou de briques, de vieux hangars et des cours envahies d'orties, des couteaux de boucher et des sacs remplis de pommes de terre.

P.K.

* Cf. aussi mon anthologie *Le Surréalisme en Tchécoslovaquie*, Gallimard, 1983.

OLDŘICH WENZL (1921-1969)

LE SOIR

J'ai tout oublié
Oublié le feu
Et oubliées les roses
Je n'aime guère
A longueur de jours
Et de nuits
J'ouvre des volets clos
Derrière des volets clos

(Yehudi Menuhin, 1964)

SOUVENIR DE L'EMPEREUR CHARLES

Il passait pour un soûlard
Et elle pour une putain
Avec une plume verte
A son bibi

Elle roulait dans une belle limousine
Je n'arrêtais pas de m'incliner
Jusqu'à ce qu'ils soient passés
Qu'ils me soient passés dessus

Je ne serai pas dupe
Comme elle roulait dans une belle limousine
Il n'a pu profiter de rien

On l'a assassiné en Hollande
A grosses doses de louanges

Sachant Charles disparu
Nous sommes morts de chagrin

Nous sommes morts enlacés

(*Yehudi Menuhin*)

SOUVENIR DU PAUVRE RENÉ CREVEL

Il n'osait pas être un vicelard absolu
Comme moi
Et mes chers amis
C'est seulement grâce au cadeau
De l'homme sans visage
Qu'il a voulu se transformer
En ceinture jaune
A la manière d'un sauvage matelot

Puis il voulait encore avoir
Une chambre colorée
Avec des fenêtres ouvertes
Donnant sur le zoo
Et sur la chambre de ma sœur
Soudain décédée

Mais je n'ai pas versé une seule larme
Elle m'avait assez embêté comme ça

(*Grand incendie, 1968*)

ZBYNĚK HAVLÍČEK (1922-1969)

BIOCHIMIE DU MOT

1

Et déjà sous l'effet d'une réflexion enthousiaste
accourt la meute des parents
Des tables de nuit et des chariots de marchand de
glace sur la tête
La chasse à courre commence le petit poisson rouge
zigzague devant la parenthèse
Tout se tait la constante de la connerie répand ses
petits pois par terre
Un triste bâton de maréchal des tuyaux des testicules
et des putois
Une cosmétique psychique indolore un doigt dressé
vers le ciel un doigt dans le cul
Envol et désenchantement
Les pères de la cybernétique en robe de cardinal
Apportent des jouets pour Horst et Hildemarie
Ils parleront brièvement sur le thème: Venise dans la
conception et dans la contraception
Ils tendent leur bague pour un baise-main
Tout le monde baise la bague de l'unanimité
Tout le monde baise la bague de l'unanimité
TOUT LE MONDE BAISE LA BAGUE DE
L'UNANIMITÉ
Tout le monde dégueule

2

Chaque époque exige ses clowns et ses poètes
 Sa dose d'hydrates de carbone et de prières
 Années-lumière chaire d'église pour ses médaillés
 J'ai rencontré le ministre des affaires étrangères je lui
 ai demandé quand on aurait la guerre
 Il m'a dit: après-demain
 Dans chaque fenêtre ricanait ma vieille naine des
 pissotières
 Sur un trottoir seulement une statue était assise
 Belle et nue l'unique statue pour cette nuit-là
 Nuit où les nuages diffusaient des ordres anti-suicide
 Fauteuil... flottant... dans une obscurité... bleue
 Nuit où les ombres enjambaient mon lit
 Comme des pistes qui convergent vers la mer

3

Tiens Balzac s'entretient à table avec ses héros
 Un cabinet d'ombres au parfum de vieux billets de
 banque
 Ma chambre remplie de feuilles mortes
 De longs pleurs lénifiants
 Tout ce que je cherchais c'était l'odeur d'une très
 vieille cigarette
 — Les nouveaux malades étaient calmes, dormant à
 tour de rôle, seul D. se ruait vers la porte disant
 qu'il devait s'inscrire à sciences po
 Je retourne auprès de ces malheureux qui nous aident
 à vivre
 J'y retourne
 Et tandis que les crânes cabossés des fous tombent des
 toits stellaires
 Je vieillis.

(1960)

ALBERT MARENČIN (né en 1922)

L'ÉQUINOXE D'AUTOMNE

J'ai ouvert l'armoire des cieux
Pour en lâcher une petite souris rousse
Qui l'habitait depuis des temps immémoriaux
Elle rongea l'Himalaya azurée nuit pour nuit
pénétrait de plus en plus dans mes entrailles
Et m'empêchait de dormir

Depuis cette abominable armoire est vide
Mais je n'ai point de paix pour autant
Car le vent fait claquer ses battants
Ne pouvant fermer l'œil je passe des nuits blanches
Et n'entends que les claquements et les grincements
des gonds rouillés

(*L'Instant de la vérité*, 1977;
traduction de l'auteur)

L'INSTANT DE LA VÉRITÉ (*extrait*)
A Vratislav Effenberg

Là-bas, derrière ce mur
il est un autre monde
le pays du silence
mon foyer oublié

J'y reviens chaque nuit
et me heurte toujours à cet horrible mur sans fenêtres
ni portes
et le front meurtri m'en reviens sur mes pas
je sais bien que de l'autre côté je ne parviendrai
jamais
et pourtant cette nuit j'y retournerai encore

Un jour dans ce mur j'ai trouvé une fissure
et j'ai entrevu le pays de mes rêves avec un plancher
en planches
il y avait une hache et une alouette empaillée et le lit
d'époque au ciel
où se vautraient les seins blancs des nuages
puis une large main musclée est apparue et s'est
glissée comme un couteau entre les cuisses pêche
ça n'a duré qu'un instant
et la lueur d'un éclair
sur le versant un bleu lapereau détale avec un grelot
d'airain
et il refit sombre

Depuis des millénaires se sont écoulés
mais le timbre résonne encore

(*L'Instant de la vérité;*
traduction de l'auteur)

VRATISLAV EFFENBERGER (né en 1923)

L'ÉCHELLE

Quand il fait nuit et quand les toits sont brûlants
nous sommes alors vieux plus vieux que les tonneaux
remplis de chaux
qui se sont précipités pour accueillir la lune froide
cependant la sagesse dont ils renferment le secret
se dresse contre le ciel vide
comme la fin de la journée

*(La Grande place de la liberté,
manuscrit 1955-1957)*

ASSASSINS DÉBONNAIRES

Ne rien incliner ne regarder nulle part
un tonneau roule mais l'autre reste toujours sur place
où vont-elles retomber ces grappes de sagesse
gaillarde
que nous nous jetons les uns aux autres
comme des bouses de chauffeurs
C'est vrai on se tirait dessus
mais il y a déjà si longtemps que c'est à peine
vraisemblable
je me suis penché à la fenêtre
Ils ne riaient plus à présent ils mettaient le feu à la
barbiche du Juif
pour empêcher la sécheresse de frapper

(Anéantissement, 1961)

PRINTEMPS À QUATRE DENTS

Les plus belles ce sont les rouges
contraire de chaque tourbillonnement

un jour le peintre apporta une grosse pomme pleine
de timbres collés
on va encore crier: vous avez tort
et tiens: personne ne lui a répondu
quelques témoins du passé ont applaudi avec de tout
petits sabots déjà
et du coup ils avaient tous les mains grosses comme
des pelles
des pierres roulaient dessus semblables à des
cerveaux
ce qui paraît le plus ravissant dépassait de la
cheminée
une brouette qui fait entendre un ronron sans fin
des chaussons d'enfant agglutinés au petit bonheur
une pile de meubles plus haute que la maison
des bulles comestibles
le tout aligné en une seule rangée de poires à poudre
comme dans une pharmacie
l'un d'eux a soudain décidé de faire une expérience
psychologique
il a présenté un objet-surprise puis il a enregistré les
grimaces
rapidement il a couru au lieu du rassemblement la
poche remplie de sous
tout s'est terminé par des accolades mutuelles
sur le même tas
comme quand on gagne
ceux qui venaient de se réveiller se débattaient tout
autour
fatigués ils rentraient sous une petite bruine
une fois dévoilés ils aboyaient presque
on voyait aussi s'approcher des gens semblables aux
guérites ceux qui ne manquent jamais
dans les journées de chaleur paralysante
sans la moindre excitation
quelques poètes travaillant à quelques structures
analogues aux structures du monde
payèrent l'addition se levèrent et partirent
après quoi tout était à nouveau comme avant

(1967)

LADISLAV NOVÁK (né en 1925)

TEXTE MYSTÉRIEUX

tandis que notre âme à rebours du miroir
va regarder par cette fenêtre ouverte
dans nos vies soudain aveuglées
dans les armoires ouvertes en grand
où parmi de vieux vêtements
une jeune fille nue se promène
ses yeux brillent
son doigt se pose sur ses lèvres
par la suite elle lâche une colombe à travers la vitre
brisée
et descend dans une baignoire en cristal
où avec un soupir très fin elle se dissout
cherche-la parmi les flocons de neige en train de
fondre
dans une goutte d'eau dans les gouttes des larmes
dans l'écume d'une chute d'eau comme le voile d'une
mariée
dans l'iceberg des pôles au fond des océans
cherche-la cherche tu ne trouveras nulle part
celle qui est la plus douce
celle qui est la plus chère
qui est la seule
dans le silence seulement dans le silence
lorsque les montres du monde arrêtent leur tic-tac

dans le silence seulement dans le silence
quand les souris des pensées
se taisent quelque part dans les profondeurs des murs
dans le silence seulement dans le silence
tout doucement elle respire à mon oreille
et met sa main dans la mienne comme dans un gant
et de plus en plus finement écrit
un message presque illisible

afin que nous atteignions ce point absolu
cette perle où l'univers se mire

(1956)

RENCONTRE

Dans un palais d'or
je l'attends, comme elle m'attend,
elle. Là-bas: nulle part.

FRISSON

La main de la mort
va, glaciale, jusqu'au cœur.
Et toi? Encore moi.

(vers 1978)

STANISLAV DVORSKÝ (né en 1940)

+ + +

2

En déguisement qui désarme
quelqu'un nie la véracité d'un grand bac à fleurs garni
de papier peint
et qui semble être un leurre esthétique — en même
temps qu'une très vieille métaphore

pendant que nous parlions de tout ça (aneth dans la
poche)
ou peut-être seulement échangeons des ricanements
(manteau de pluie jeté sur le bras)
le jardin brillait comme un forcené de tous ses
sentiers
maussades autant que dociles

le soir d'été m'apparaissait comme un incendie
notre mémoire n'a pas eu la chance de mûrir à coups
de charades simples

3

une part de demi-vérités se consume au feu des
traditions
l'autre se répand sur des plates-bandes pleines d'orties
et d'oseille

et au bout d'un temps les plus horribles des
 après-midi commencent à se ressembler
 petits-beurres dans les mains bien connues et
 savonnées des vétérinaires
 vide mais le vide que personne n'a inventé
 bon vous avez fait votre brin de toilette on pourra
 danser
 mûrir: mûrir donc vieillir je ne sais trop et les
 hommes de science n'en savaient pas plus
 qui sortaient leurs cuvettes de l'obscurité totale sur
 des sentiers sans hommes
 silence
 on brûle les vieilles herbes dans les jardins de
 banlieue
 silence rien que le vent pliant des branches complexes

7

je me suis arraché aux mains des optimistes
 avec un sourire qui se couvre de feuilles mortes
 ils m'envoyaient des télégrammes comme des miches
 de pain
 mettant leurs rousses chiennes en garde contre une
 vie passée parmi de grosses injures
 à chaque fois qu'on les brossait et qu'on les pliait
 mon sourire s'assombrissait
 j'ai cessé de claironner mon étanchéité en public
 et autour de moi les conversations s'expédient en
 quelques cillements
 parfois un seul éclat argenté dissipe tout embarras
 devant la *bûche* de Bonhomet
 ce qui domine toutefois c'est la pénombre et la
 fougère
 des sporanges enrubannés et des parties d'escrime
 hésitante dans des allées pessimistes
 à la fin cela aussi a sauté:
 juste des fragments d'incompréhensible aviron
 dans les myrtilles où disparaît la dernière période
 lyrique

(vers 1978)

PAVEL ŘEZNÍČEK (né en 1942)

CARTE POSTALE

En aucun cas je n'espérais qu'on formerait un bon
collectif

Cuisses astiquées balises fixées à la forêt
La hache qui sert à touiller la soupe des enfants

La ville était humide et faisait écran devant l'humidité

Un vieillard lubrique plantait le doigt dans une carte
et gueulait: Celle-là!

Au palais on s'apprêtait par erreur à exécuter un ange
Mais le vieux n'arrêtait pas de gueuler demandant
toujours sa carte

Une carte gigantesque a recouvert la ville
Et à la place de l'ange on a pendu le vieux

Un pavé à la place d'une cheville
Et des chevilles à la place de pavés Une rue entière de
chevilles

La carte représente la Roumanie entière comme une
chaudière rouge
D'où dépassent une dent un fil de fer et en plus un
pont

La vie chez nous était chaque jour plus intéressante
Bien sûr on n'apprend pas à une abeille à broder avec
un accordéon

La vie par contre ah! sacrée vie

Vous n'êtes que peu doué
Il y a peut-être un orphelinat sous un tas de pneus
Un pneu sous l'orphelinat

Le vieillard lubrique plantait le doigt dans la carte et
gueulait: Celle-là, c'est celle-là que je veux!
L'abeille n'avait toujours pas appris la broderie à
l'accordéon
Par erreur on a exécuté le vieux
A la manivelle

La vie revêtait des formes de plus en plus excitantes:
elle était anémone
Elle était céleri et coquille et clé et neige
Elle était curé et déserteur et avion avec un wagon sur
chaque aile

Pour la énième fois déjà la voiture sort de la moto
Et à nouveau elle y arrive

Le bijoutier ce jour-là a ouvert une boîte de conserve
d'où le regardait ébahie
Toute sa famille
Il a vite fait ressouder le couvercle et il leur écrit de
temps à autre

(Surveillance, 1975)